

Les accoucheuses d'Amazonie

Dans les villages isolés du Pérou, l'accoucheuse est la marraine des enfants qu'elle met au monde de ses mains. Plantes, massages et sagesse sont ses seuls outils. Un savoir traditionnel désormais en compétition avec la modernité des hôpitaux. Par Christelle Bittner. Photos: José Luis Franco Castro



Il y a deux mois, Conzuelo a orienté la tête du bébé vers le bas, à l'entrée du vagin.



Nora connaît le secret de chaque plante: le piñon colorado, la feuille de coton ou l'origan pour calmer les douleurs.

Rosa Giove, gynécologue locale, a remis à chaque accoucheuse une pince pour couper le cordon.



Conzuelo, 46 ans, a accouché de sept enfants. Le premier avec une sage-femme du village; les autres, seule, accroupie sur son lit, les sortant elle-même et les réchauffant dans ses jupes juste après leur naissance. Dans le village voisin, Mirtha, 51 ans, raconte: «Quand je sentais venir les douleurs, je m'asseyais sur un petit banc et je poussais. Mes quatre enfants sont venus comme ça.» «Les femmes de cette génération sont nombreuses à avoir accouché seules: tu es une femme, tu auras des enfants, tu dois savoir ce que tu dois faire. Les anciennes commençaient à leur en parler très jeunes, dès 8-10 ans. Souvent ces accoucheuses ont débuté en assistant aux accouchements de leur mère, pour recevoir un petit frère ou une petite sœur de leurs mains», explique Rosa Giove, gynécologue de la région San Martin au Pérou, qui tente de récupérer ce savoir millénaire.

Les bonnes fées de la communauté

Conzuelo et Mirtha sont *parteras*, de l'espagnol *parir*, «accoucher». Des sages-femmes de village, héritières du savoir oral de leurs grands-mères. Pourquoi elles? «Parce que je n'ai pas peur», répond-elle fièrement. «On ne peut pas tourner de l'œil, ajoute Conzuelo. On est là pour encourager la femme, lui transmettre notre force. Cet amour et cette patience, on doit l'avoir en nous. Comme il n'y a pas deux doigts de la main égaux, il n'y a pas deux accouchements égaux. Savoir calmer les doutes, c'est un don.»

Pour outil, elles ont un savoir empirique. Et répètent des gestes qu'elles ont vu faire des centaines de fois. Elles prennent le pouls. «Pendant la grossesse, il doit être lent et soutenu. Au moment où commence l'accouchement, il se ralentit, puis s'accélère peu à peu comme une transe», explique Conzuelo. Elles ont dans leur jardin des plantes médicinales pour les décoctions qui calment les «fausses douleurs» et celles qui accélèrent le travail. «Quand on allait dans la jungle cueillir les plantes, ma tante me disait que la tisane du haricot puspino, de la fleur de coton ou du basilic blanc aide à ce que le bébé glisse de lui-même», raconte Mirtha. Leur fonction est aussi de masser le bébé pour qu'il se positionne correctement. «Les patientes viennent me voir à partir du 5^e mois, confirme Conzuelo. Les médecins disent que le bébé ne cesse de bouger mais si on le place, au chaud, la tête à l'entrée du vagin, au niveau de l'os, il s'y sent bien et n'en bouge plus.»

Aujourd'hui Bertelith, 34 ans, enceinte de sept mois de son quatrième enfant, est venue faire son contrôle auprès de Conzuelo qui l'a déjà guidée pour les trois autres. «Touche, m'invite la *partera*, tu sens sa tête. Il est bien droit. Je crois que ça va être une fille. Les garçons se tiennent plus fermement.» Pas d'échographie: trop loin, trop cher. Mais comme toutes les femmes du village, Bertelith a une confiance absolue dans sa *partera*. «J'ai parfois dix patientes sur une journée», indique de son côté Mirtha, qui est rémunérée selon la volonté de ses patientes. C'est que la tâche est presque de l'ordre de la mis-



Nora pose aux côtés de Nadjeli, 12 ans, qu'elle a fait naître. Ses autres petits-enfants, elle les a accompagnés à l'hôpital.

sion. Etre *partera*, c'est répondre à toutes les sollicitations, accomplir sa fonction au sein de la communauté. « C'est un engagement et une immense responsabilité, affirme Conzuelo. On marche parfois une ou deux heures si on nous fait appeler. Peu importent les tâches à finir, le mari à servir, il faut y aller. » Le jour de notre visite, Conzuelo a aussi convié Terry, 1 mois. Il a été massé par Conzuelo mais c'est Mirtha qui a assisté sa maman lors de l'accouchement. Terry a de la chance. Il aura deux marraines. Selon la tradition celle qui l'aide à voir le jour est la marraine spirituelle de l'enfant, sa bonne fée. A elles deux, Conzuelo et Mirtha sont marraines de plus de 1 000 enfants. « Il y a une vraie familiarité au cœur du lien, appelle la gynécologue Rosa Giove. Leur tâche ne se limite pas à l'attention de l'accouchement, elles effectuent aussi tout un travail de préparation. Puis, après, restent présentes. Elles vont prendre soin des plus petits, de la cuisine, du ménage. Leur tâche n'est pas seulement médicale. Elle inclut aussi le quotidien. »

Dépréciées par la médecine moderne

Conzuelo appartient à la communauté de Chirik Sacha, Mirtha à celle de Kawana Sisa, deux bouts du monde éparpillés dans les contreforts andins. Ici la jungle est montagneuse, brumeuse et épaisse. Elles appartiennent à l'ethnie Lamista, des Quechuas des montagnes qui trouvèrent refuge dans cette zone il y a près de cinq cents ans. Ils ont dompté petit à petit la jungle pour cultiver maïs, haricots secs, café et cacao. Aujourd'hui la route asphaltée zigzague le long des rizières et à fleur de roches rougeoyantes jusqu'au village de San José de Sisa – un hôpital public, un gynécologue et cinq obstétriciennes, et où naissent cinq à huit bébés par jour. A une heure trente de marche mais

Terry, 1 mois, Irma, sa maman, et Conzuelo. Terry est né à l'hôpital avec Mirtha, mais a été « accommodé » par Conzuelo.



« Savoir calmer les doutes, c'est un don ! »

à trente minutes en moto-taxi... Si tout se passe bien – que la patiente prévient à temps (« à 6 de dilatation », indique Mirtha), qu'il ne pleut pas, qu'on trouve une moto..., les femmes lamistas donnent aujourd'hui en majorité naissance à l'hôpital. Obligeant les *parteras* à redéfinir leur place. Une évolution qui ne se fait pas sans mal.

« Même s'il est parfois nécessaire, l'hôpital fait peur. On les traite souvent avec condescendance et brusquerie sans comprendre leur pudeur ou leurs croyances », explique Rosa Giove. L'accouchement à l'hôpital a été systématisé dans le but de réduire la mortalité infantile. De nouvelles normes ont été émises pour que l'accouchement traditionnel, debout ou accroupies, soit respecté : ce qu'on appelle le *parto vertical*. Mais les obstétriciennes y sont peu formées et les médecins bloquent. « On trouve toute sorte

d'excuses mais, au fond, le problème est simple ; ils refusent de s'agenouiller au pied des indiennes », dénonce Rosa Giove. Et certaines pratiques hospitalières effraient. « Je n'ai jamais vu une *partera* faire une épisiotomie. Selon elles, la femme reste déformée. Les indigènes préparent le périnée dès le sixième mois. Elles le massent avec de la graisse animale pour l'assouplir. La naissance n'est pas une chose pressée. Elles laissent l'enfant descendre à son rythme. Et, au moment de la sortie, elles aident à ce que la peau s'étire. » La tradition veut que l'accouchement soit familial, intime. Dans la pénombre pour que la lumière n'effraie pas le bébé. Le contraire d'une salle d'accouchement. Les patientes reculent donc au maximum le moment de s'y rendre et passent les premiers moments du travail avec leur *partera*. « Avec nos décoctions de plantes et l'injection d'ocytocine qu'on leur fait à l'hôpital, nos patientes ne traînent pas », sourit Conzuelo. Au contraire de Mirtha, elle a réussi à amadouer



Katy, 17 ans, a donné la vie il y a dix jours pour la première fois. Conzuelo était là.



Au moment où se déclenchent les douleurs, c'est en pirogue que les femmes enceintes se rendent à l'hôpital, désormais obligatoire.

l'équipe médicale et accompagne ses patientes. «A l'hôpital, il y a beaucoup de stagiaires, bien trop timides. Elles laissent les femmes seules avec leur peur. Elles ne savent pas comment donner de la force. Moi si.»

Il y a dix jours, Katy, 17 ans, a accouché allongée mais en tenant la main de Conzuelo. Saira Suli est née en deux heures. La maman, tête et pieds couverts comme le veut la tradition, affiche un sourire sans faille. «Comme l'exige mon rôle, je suis restée avec elle ensuite», rayonne Conzuelo. «Après l'accouchement, la *partera* administre un lavement avec des plantes amères pour éviter les infections, détaille Rosa Giove. Elle donne les plantes nécessaires pour lutter contre l'anémie liée à la perte de sang. Elle masse pour que les organes retrouvent leur place.» Durant les quarante jours nécessaires pour récupérer de l'accouchement, Conzuelo gardera un œil sur sa protégée.

Face à tant de fierté, on ose à peine poser la question des cas plus compliqués. Sur le sujet, une certaine pudeur. Ici la mort d'un nouveau-né est acceptée. L'important est de sauver la mère. «Je n'ai jamais eu aucun problème», insiste Mirtha. Conzuelo finit par concéder: «Il y a quelques jours, j'ai aidé à naître des jumelles de 6 mois. Elles étaient en vie mais sont mortes à l'hôpital faute d'incubateur.» Une petite pique contre cette modernité qui les pousse à disparaître. Les *parteras* sont obligées de plier face à la loi. «On menace de les dénoncer, de les envoyer en prison. On dit aux mères qu'elles ne pourront pas déclarer la naissance», insiste Rosa Giove.

Cette gynécologue, convaincue de l'importance du lien humain que représentent les *parteras* participe avec deux ONG locales à un projet de récupération de leur savoir et de mise en place d'une clinique interculturelle pilote. «Il y a trente-cinq ans, à mon arrivée, le ministère formait les *parteras*. On leur a appris à couper

le cordon de façon plus saine et le tétanos a disparu. Ce qui prouve que, quand on leur accorde de l'attention, elles répondent présent. Et aspirent à être reconnues. Si on leur fait peur, elles continueront d'exercer mais cachées. Dans la clandestinité, l'échange est impossible et c'est beaucoup plus dangereux.» Impossible de savoir combien elles sont tant le territoire amazonien est vaste et parfois extrêmement isolé. Portées par la confiance des femmes des communautés, elles entrent en résistance.

«Tous mes petits-enfants sont nés de mes mains. Avant la dernière poussée, on envoie un enfant courir au poste de santé et, quand l'obstétricienne arrive, il est trop tard. Légalement, c'est un accouchement instantané. Les miens, je les protège», conclut Mirtha, une lueur de défi dans les yeux. Leovina, rencontrée le long du fleuve Huallaga, a pris la succession de sa mère. Nora, 70 ans, a accouché des centaines de femmes; Leovina seulement dix. «La dernière, c'était il y a un an. Une femme qui venait en pirogue d'une communauté éloignée. Les douleurs étaient trop fortes et le bateau s'est arrêté dans mon village. Son petit garçon est né dans la pirogue même. Que se serait-il passé si personne ne savait comment faire?»

Découvrez toutes les photos et l'histoire des accoucheuses traditionnelles au bord du fleuve Huallaga
famili.fr/accoucheuses-amazonie